

À savoir

“**Marche Salope**” : Les 18 et 19 février au Manège Fonck, à Liège. Et aussi le 12 mars à l’Université de Mons, les 11 et 12 mai dans le cadre du focus Guerrières à Mons/MARS.

En cours : Le Festival de Liège court jusqu’au 26 février. Avec notamment *Le Paradoxe de Billy* de Ludovic Drouet (19-20/2), *Les Dévorantes* de Sarah Espour (22-23/2), *Paying for it* du collectif La Brute (24-25/2).

Infos : 0497.606.402 – www.festivaldeliege.be

- Céline Chariot, photographe, signe une première création scénique composite, visuelle, sonore.
- “Marche Salope” parle de viol, d’amnésie levée, de silence à briser.
- Un spectacle et un sujet de haute importance.

“Marche Salope”, quand la mémoire traumatique se réveille

Rencontre Marie Baudet

Au sortir du seule-scène de Céline Chariot, on emporte à la fois la volonté rageuse que changent enfin les choses, les images oniriques de la scène finale, et la mélodie entêtante de *C’est normal*, titre de Brigitte Fontaine et Areski Belkacem revisité pour épouser son sujet, mais présent très tôt à l’esprit de la créatrice.

“J’adore tout cet album (Je ne connais pas cet homme, 1973) et je suis très inspirée par le ton de Brigitte Fontaine, par sa façon de mêler le léger et le lourd, d’aborder tant de thématiques fortes en ayant l’air de rigoler. Cet angle m’a portée.”
La chanson, art populaire, est “un vecteur pour toucher les gens”, souligne la jeune femme, photographe professionnelle et musicienne amateur. “Je vis dans la musique!” La chanson, c’est aussi *L’Aigle noir* de Barbara, dont les paroles accompagnent l’entame du spectacle. “Pour moi, cette chanson est une promenade. On la comprend en fonction de qui on est, de l’âge qu’on a, de ce qu’on a vécu. On peut voir des choses...”

Chaise désossée, pièces du puzzle
Et des choses, on va en voir dans *Marche Salope*, œuvre à la fois allu-

sive, suggestive, mais ultra documentée, et d’une force esthétique peu commune. Derrière son appareil photo, Céline Chariot oscille entre portraits et reportages en immersion. En pleine deuxième vague du Covid, elle a suivi pendant plusieurs semaines le personnel du CHR de la Citadelle, à Liège. En est né un ouvrage, *Clair Obscur*, préfacé par Pascale Seys.

“Mon œil dessine”, dit-elle volontiers. “C’est dans ma manière.” Que ce soit en reportage ou sur un plateau de théâtre.

“Céline travaille de manière très instinctive. Très tôt, elle a su qu’elle voulait une chaise, et quel type de chaise précisément. Celle-là, qui devient l’allégorie de la mémoire traumatique: quelque chose sur quoi on s’assied, et qui tient, mais qu’on désosse”, développe Jean-Baptiste Szezot, membre du Raoul Collectif, compagnon de la créatrice et co-metteur en scène du spectacle. Qui lui-même se définit, à l’inverse, comme ayant une démarche “très analytique”.

“La chaise démontée, ce sont les pièces du puzzle qui se reconstitue”, poursuit Céline.

Crier en silence

Ce désossage méthodique, moment fort de *Marche Salope*, accentue le mutisme sur lequel la jeune femme porte l’accent. “Le son d’une

voix n’est pas le seul moyen de s’exprimer. Comme photographe, je suis bien placée pour le savoir.”

“Avez-vous déjà entendu quelqu’un crier en silence?” demande la voix dans le spectacle, en écho au mutisme dans lequel se retrouvent la plupart des victimes d’agression sexuelle ou de viol. Un silence que sa performance, espère-t-elle, contribuera à briser.

Au reportage, son médium habituel, Céline Chariot a préféré la scène, par besoin de vivant. “Il y a tellement de choses à en dire. On n’a ni la police ni la justice ni l’État avec nous. Il y a des femmes qui se rassemblent, qui font le même chemin, sous des formes différentes.” Un des soutiens possibles et effectifs à cette lutte passe par la presse, avance notre interlocutrice, sachant la pression que peuvent mettre certaines enquêtes et révélations sur les décideurs.

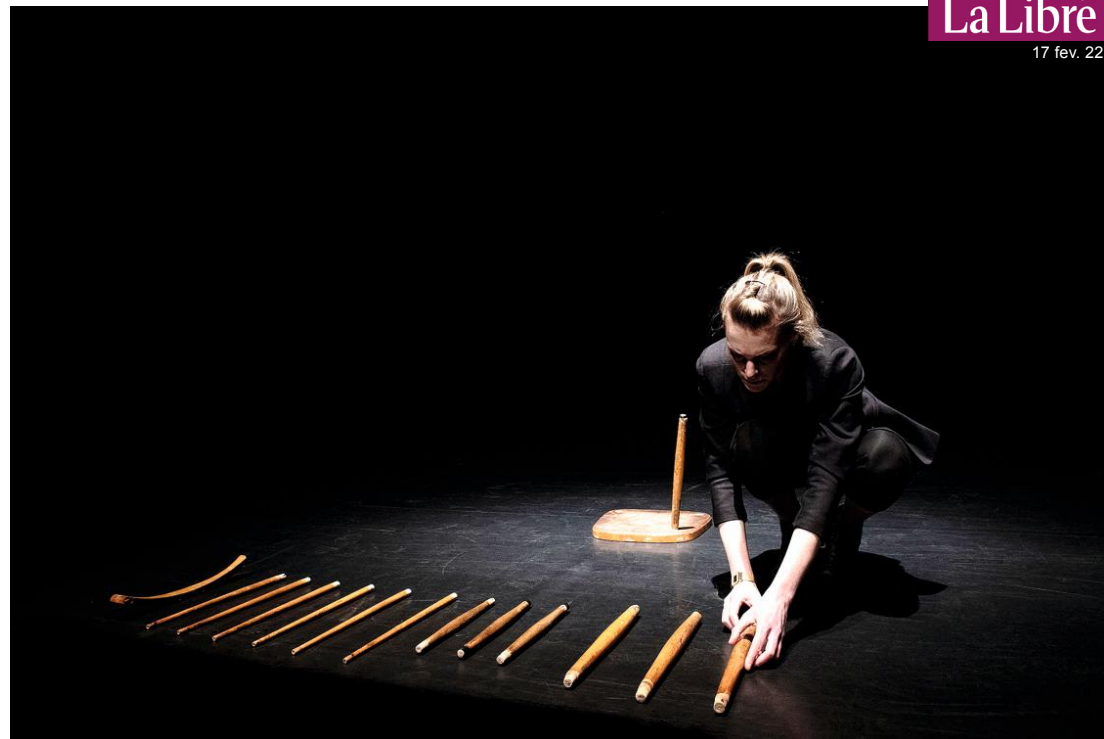
Reconstitution

Empruntant aussi l’esthétique des polars, la performeuse reconstitue dans *Marche Salope* une scène de crime: périmètre délimité, description minutieuse, détails.

“Représenter, reconstituer la scène de crime, c’est bien ce dont il s’agit. De 60 à 80% des viols sont correctionnalisés. Cela signifie des peines moindres, un casier judiciaire moins lourd. Ne pas oublier que le viol est

“Avec ce spectacle, j’espère toucher des gens qui n’ont pas envie d’être touchés. C’est toute une culture – de l’impunité, du silence complice – qu’il faut remettre en question.”

Céline Chariot
Photographe, performeuse



Au début du spectacle, Céline Chariot désosse méthodiquement la chaise sur laquelle, un moment plus tôt, elle était assise.

un crime.” En parallèle, les chiffres montrent la faible proportion de plaintes par rapport aux cas, et l’infime nombre de suites données aux plaintes, posant une immunité de fait pour l’essentiel des auteurs de violences. “Les juges dans leur immense majorité ne savent même pas ce qu’est l’amnésie traumatique”, soupire Céline Chariot. “Avec *Marche Salope*, j’espère toucher des gens qui n’ont pas envie d’être touchés”, dit-elle en pointant les innombrables dossiers classés sans suite, les procédures où tout traîne, la protection des uns envers les autres. C’est d’une amnésie délibérée qu’il s’agit là. “Toute une culture à remettre en question.”

Les détails qui submergent

Outre le son, l’aspect visuel est capital dans le spectacle, et s’installe par un processus de destruction/reconstruction, à rapprocher de ce qui se produit pour la victime. “L’amnésie traumatique, lorsqu’elle se lève, fait ressurgir des souvenirs très précis, sans aucune explication. Les odeurs notamment sont très ancrées dans la mémoire, si bien qu’on peut se retrouver submergé par les détails. C’est ce que la plainte a également de violent, outre le fait qu’on ne sait jamais comment elle va être prise et en-

tendue, elle suppose que l’on doit redire et redécrire encore et encore ce qu’on a subi.”

Jean-Baptiste Szezot cite Virginie Despentes: “Le viol est un traumatisme qui nous défigure mais qui nous constitue”, écrit-elle.

“C’est ce que montre Céline avec la chaise qui, à la fin est toujours là, incomplète mais debout. On ne peut pas simplement l’évacuer avec les encombrants.”

Une épreuve, ce spectacle. Pas du tout! lance la jeune femme. “Quand on a connu une amnésie traumatique et sa levée, quand on a cru crever, ceci n’a rien de difficile. C’est un travail de petite fourmi, constructive et motivée.”

Écriture automatique

Motivée au point de prendre la plume, confie celle qui avoue détester écrire. Et qui a, pour ce projet, pratiqué l’écriture automatique.

“C’est assez impressionnant quand ça arrive! Le texte sur le mouvement, par exemple, a coulé tout seul. Un flot continu. Il fallait que ça sorte.”

Après cette phase, cette production, est venu le temps de déterminer quoi en faire. “Ensuite on a bidouillé, arrangé, aménagé cette matière pour que ça rentre dans une forme audible et compréhensible.” Pari relevé haut la main.

La performance, sensible puissance pour rompre le silence

Elle entre sur le plateau nu et noir, s’avance, s’assoit face au public resté dans la lumière. Nous la regardons, elle nous regarde.

Pendant toute la durée de *Marche Salope*, Céline Chariot ne prononcera pas un mot. Ce sont pourtant les siens qu’on entend, dits par d’autres voix qu’elle a choisies. Le processus est énoncé d’emblée – par Julie Remacle – dans ces intenses minutes où se dévoile le sujet. “Je vais vous parler du viol.”

Se taire mais affirmer sa présence et porter un propos: voilà comment l’artiste liégeoise – photographe qui livre au Festival de Liège sa première création scénique – met l’accent sur l’implacable silence qui, aujourd’hui encore, pèse sur les victimes. Qui les enferme parfois malgré elles, dans ce réflexe de survie qu’est l’amnésie traumatique.

C’est en épousant les notes de *C’est normal*, la rengaine d’Areski et Brigitte Fontaine, que d’autres voix, celles des comédiennes Anja Tillberg et Anne-Marie Loop, expliqueront ce phénomène, chiffres et statistiques à l’appui.

Le regard et l’écoute. La fantaisie et la rigueur. Ces principes sous-tendent la pièce que Céline Chariot a longuement mûrie, au fil de résidences, du Théâtre des Doms au Festival de Liège, où une

étape de *Marche Salope*, déjà très aboutie, était présentée en septembre dans la section Factory.

L’œil de la plasticienne

Mis en scène en étroite collaboration avec Jean-Baptiste Szezot, le spectacle brille par l’équilibre – subtil et permanent – que la jeune femme cultive entre faits objectifs et objet esthétique. Son œil de plasticienne n’y est pas étranger, qui compose des tableaux comme elle cadre ses photos: avec acuité, humilité, et à l’écoute des personnalités alentour sans gommer la sienne.

Intitulé en référence aux Slutwalks, manifestations féministes nées à Toronto après les propos d’un policier stigmatisant la victime d’un viol, *Marche Salope* ne raconte pas l’histoire de son autrice mais l’utilise. N’a pas de vertu thérapeutique mais s’appuie sur ses goûts, se nourrit de ses recherches. Pour assener des vérités et entraîner le public à la fois dans la nécessité d’aborder ces questions, et vers une forme d’espoir.

“Agir par le sensible contre la violence”: l’intention annoncée par Céline Chariot atteint son but, dans une forme inédite de poésie visuelle et sonore, documentée et nécessaire.

M.Ba.

« Marche salope » : le douloureux puzzle de l'amnésie traumatique

Dans une forme originale où se mêlent texte, performance, silence, regard, reconstitution du réel et onirisme, Céline Chariot évoque magistralement la question du viol et de l'amnésie traumatique.

LE SOIR

16 fev. 22

JEAN-MARIE WYNANTS

Sur le plateau du Manège, Céline Chariot s'avance en silence et vient s'asseoir face à la salle éclairée. Une voix off s'élève. Elle dit : « Ce n'est pas ma voix mais c'est la voix que j'ai choisie. C'est important de pouvoir choisir. Ce n'est pas ma voix que vous entendez mais c'est moi qui parle. »

Les bases sont posées : une jeune femme seule, muette, mais qui s'exprime par le biais d'un texte qu'elle a écrit et qui est porté par les voix d'autres femmes qu'elle a choisies. Une femme seule qui n'est ni comédienne ni danseuse mais photographe. Une femme qui sait de quoi elle parle quand elle évoque le regard : « Vous pensez me regarder. Et si c'était moi qui vous regardais. Votre regard est actif. La vue est un toucher... »

Étrange sensation que d'être là, en pleine lumière, face à elle, muette, mais dont les pensées se font entendre par le biais d'une autre voix. Celle de Julie Remacle, tout en douceur. Une voix qui la bouscule aussi, la pousse à se lever, à agir. Alors, elle démonte la chaise sur laquelle elle était assise, alignant soigneusement les morceaux sur

le sol. « Il faut toujours être en mouvement », dit la voix. « S'arrêter c'est se mettre en danger. Marche ! Cours ! Vole ! Ne t'arrête pas. »

Avec *Marche salope*, Céline Chariot livre une performance troublante et fascinante à propos du viol et de l'amnésie traumatique. Elle le fait à travers les textes qu'elle a écrits, le rapport aux chansons comme *L'aigle noir* de Barbara ou *C'est normal* de Brigitte Fontaine mais aussi une série d'actions, de gestes calmes, méthodiques, cliniques.

Toutes les pièces du puzzle

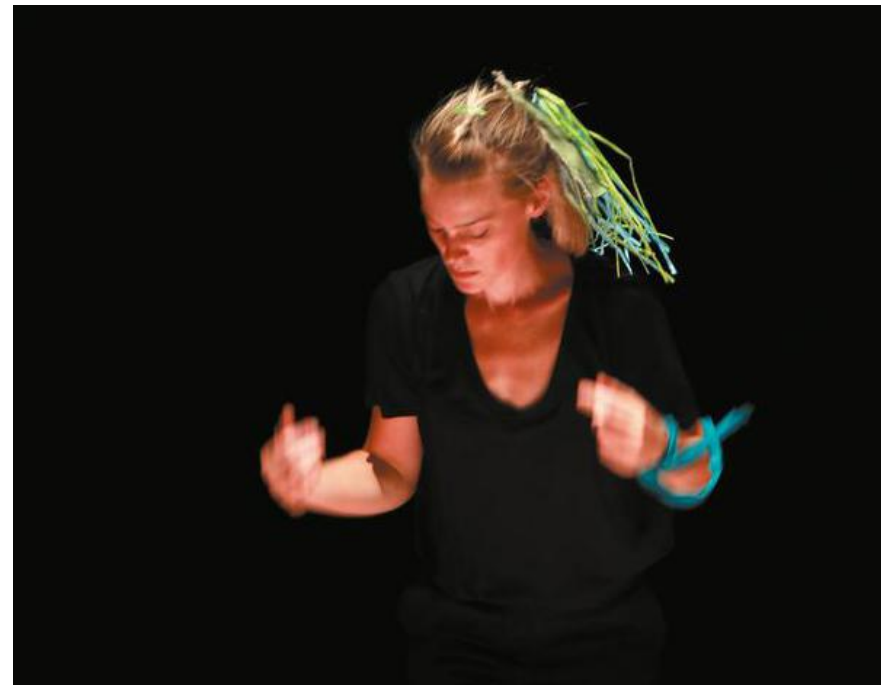
Tandis qu'elle pose à divers endroits du plateau des coquilles d'huîtres, la petite musique de *C'est normal* se fait entendre. Les voix d'Anne-Marie Loop et Anja Tilberg remplacent celles d'Areski et Fontaine et les deux femmes portent le texte de Céline Chariot, parlant du viol. Comme dans la version originale, l'une pose des questions et l'autre y répond en commençant toujours par un « *C'est normal* » un brin condescendant. Sont ainsi évoqués, de manière à la fois documentée et teintée d'humour, les aspects scientifiques, psychologiques, neurologiques liés à l'amnésie trauma-

tique, les statistiques effarantes sur le nombre de viols, de plaintes classées sans suite et de violeurs condamnés...

Dans le même temps, Céline Chariot éclate une à une les coquilles d'huîtres avec une masse puis les entoure d'un trait de craie et pose, à côté de chacune, un de ces petits panneaux jaunes numérotés popularisés par les séries policières américaines.

Sans avoir l'air d'y toucher, sans aucune image glauque ou frontale (avec par contre une reconstitution magistrale de la scène de crime tandis que la voix égrène tous les événements se déroulant dans le monde au même moment), elle rassemble ainsi toutes les pièces du puzzle. Rien, absolument rien, n'est dû au hasard et chacun des gestes posés finit par trouver sa justification dans une lente progression qui hypnotise le spectateur, l'informe, le questionne et l'envoûte par ce mariage subtil du son, du texte et de l'image en mouvement. Une réussite totale où la poésie n'élude jamais le réel mais permet au contraire d'en approcher toute la complexité.

Les 18 et 19 février au Manège Fonck dans le cadre du Festival de Liège, www.festivaldeliege.be



Céline Chariot dans un seul en scène d'une troublante justesse.

© DOMINIQUE HOUCMANT/GOLDO

« Un très gros travail sur le regard »

« On me dit que je suis courageuse de faire ce spectacle mais pas du tout », assène Céline Chariot. « Quand on a cru crever, c'est rien de faire ça. Par ailleurs, *Marche Salope*, je l'ai totalement dissocié de moi, de ce qui m'est arrivé. Ce n'est pas du tout thérapeutique. Par contre, ça m'aide sans doute de manière générale car je me sens active sur ce sujet. » Très loin du spectacle documentaire classique,

elle invente une forme originale où le texte, porté par des voix off, et les actions qu'elle accomplit sur scène avancent en parallèle. Absolument pas comédienne, Céline Chariot est photographe et le regard a toujours été essentiel dans son travail. « Quand je fais de la photo, mon œil dessine les choses. J'adore le graphisme, les lignes. Ici, il n'y a ni vidéo ni photos mais un très gros travail sur le re-

gard. » Chaque action se déroulant sur le plateau est chargée de sens menant à la reconstruction d'un événement oblitéré par l'amnésie traumatique, forme d'incapacité à se souvenir d'un événement dramatique. « J'ai vécu une amnésie traumatique et je me suis dit qu'il fallait que je fasse quelque chose avec ça. Je voulais aborder ce sujet de manière vivante, en face de gens qui me regardent vrai-

ment et que je regarde également. » Et sans parler. « D'une part » explique-t-elle, « la parole n'est pas le seul moyen d'expression. D'autre part, je voulais aborder la question du silence, du mutisme. » On n'entend donc que des voix off mais celles-ci portent ses mots à elle. « Je n'avais jamais écrit. Et là, c'est venu très vite. Parfois, j'écrivais puis je sortais respirer et quand je revenais, je réalisais ce que j'avais

écrit. Comme si ça s'était écrit tout seul : il fallait que ça sorte. » Sur scène, l'expérience pourrait être éprouvante pour la jeune femme comme pour les spectateurs. Elle se vit pourtant en douceur et en délicatesse et se termine sur une image aussi inattendue que porteuse d'espoir. « Je voulais qu'il y ait cette magie à la fin, une forme d'onirisme. Et qu'on sorte de là chargé de bonnes ondes. » J.-M.-W.



Céline Chariot

Reporter-photographe attirée par la promotion de tous les « invisibles », l'Ardennaise Céline Chariot s'est récemment improvisée metteuse en scène. Avec *Marche salope*, elle entend remettre la question du viol et de l'amnésie traumatique au centre du débat.

Par Emilien Hofman • Photos : Anthony Dehez

« J'ai cette chance qu'on m'oublie très rapidement »

C'est normal. Pourtant, le mur est privé et elle possède une autorisation signée par la direction du Festival de Liège. Le problème, c'est que certaines affiches sont directement exposées à l'espace public. L'affichage clandestin étant interdit par la Ville de Liège, son accord préalable aurait dû être sollicité. Le 10 février dernier, les policiers ne font donc qu'appliquer la loi lorsqu'ils interrompent l'atelier de collage féministe organisé par Céline Chariot avec 85 étudiants sur la façade de la caserne Fonck. « Il ne s'agissait que de feuilles A4 fixées avec de la colle à tapisserie

pour dévoiler des slogans comme "Protégez vos filles - Eduquez vos fils", précise l'artiste liégeoise. A mes yeux, la police devrait considérer ces actions comme une façon de sensibiliser et, en quelque sorte, les soutenir plutôt que les voir comme de la délinquance. »

Une heure après le contrôle d'identité agité de l'animatrice de l'activité, le service de nettoyage de la Ville a déjà effacé toute trace de l'atelier. « Je suis rentrée chez moi terriblement fâchée. J'ai l'impression que cette réaction est totalement ciblée, que les féministes n'ont pas leur place. » Que certains sujets gênent, aussi. Celui du viol, par exemple, ou de l'amnésie traumatique, qu'elle a elle-même connue et dont elle a cru qu'elle en « crèverait ». A ce sujet, elle ne confiera rien de plus. « Je n'aime pas parler de ma vie privée en public. » Discrètement, sans le dire, la presque quadra a pourtant rassemblé un tas d'éléments et d'événements personnels dans le spectacle sonore *Marche salope* qu'elle a créé l'an dernier. « Ce n'était pas du tout un outil thérapeutique - j'ai suivi une thérapie de mon côté -, plutôt un moyen de lutter et de sensibiliser. De poser des questions plus générales sur le regard, le consentement, le viol... et faire bouger les lignes. »

LE POUVOIR DES IMAGES

Céline Chariot vit au bout de l'une de ces innombrables et enchanteresses impasses du centre de la Cité ardente. Lumineux, son intérieur recèle des trésors de la littérature et de la bande dessinée, harmonieusement triés dans des caisses en bois reconverties en bibliothèque. Au mur, la native ...

Son plus gros risque

« J'ai l'impression d'en prendre tous les jours. Dans mon boulot ou en étant une femme dans la rue. »

... de Marche-en-Famenne a épinglé un drôle de cadre truffé de petits morceaux de papier sur lesquels les écritures tranchent : des listes de courses. Il y a peu de temps, elle s'amusaient encore à les ramasser sur les petits clapets des chariots de supermarché. « J'aime l'utilité éphémère : c'est quelque chose de très important à un instant T – tout le monde râle quand il perd sa liste – puis une fois que les courses sont faites, ce papier n'a plus aucun intérêt. Je trouve ça passionnant. » Chacun de ces billets raconte un peu de son ex-propriétaire : les plus structurés dessinent le plan du magasin, certains enchaînent des questions, quand d'autres glissent involontairement des informations sur leur domicile, leur alimentation industrielle ou une future soirée arrosée. « Sociologiquement, c'est très intéressant. C'est une façon de s'approcher au plus près de la réalité. » S'effacer pour observer ce qui se passe autour de soi, c'est précisément le quotidien de Céline, photoreporter dans des zones aussi éloignées et dissemblables que Tchernobyl, Bangkok ou la Transylvanie.

Le point commun de ces destinations : les invisibles. Comme les huit mille habitants du bidonville roumain d'Ariesului, l'un des plus pauvres d'Europe, où elle se rend en 2013 pour une commande de l'asbl Mergem. « Les premiers moments sont durs. Tu as juste envie de crier et de pleurer tellement ça sent la merde, il y a des puces », pas d'eau ni d'égouts. Des conditions de vie rudes qui limitent l'espérance de vie de ces tziganes à 40 ou 45 ans. Sur place, Céline prend le temps de rencontrer les gens, de vivre avec eux, de manger avec eux, « d'avoir leur odeur sur moi ». Puis quand ils comprennent qu'elle est là dans une démarche non pas de voyeurisme mais de transmission d'une réalité, ils la prennent par la main et l'entraînent dans leur existence. « C'est là que l'on va chercher les images qui racontent le mieux la situation. J'ai cette chance qu'on m'oublie très rapidement. Pourtant, je suis blonde, grande et blanche, ce n'est pas un physique passe-partout. » Peu importe,

Son mantra

« En tant que femme, je m'oblige à l'engagement et à la lutte. »

la photographe est douée pour se fondre dans une ambiance. A l'hôpital de la Citadelle, durant la deuxième vague de la pandémie, quand elle décide d'expérimenter la réalité du personnel, d'être fatiguée comme lui, de voir les morts comme lui et de vivre une réanimation avant d'enlever le cache de son appareil photo. Ou en Guinée, où elle traîne dans les rues de Conakry lors des manifestations contre le président Alpha Condé, en 2019. « Ça tirait à balles réelles. Je savais où je ne devais pas aller, sauf ce jour où je me suis fait arrêter par la police. J'avais soi-disant photographié quelque chose que je n'aurais pas dû. Si je les suivais, j'allais devoir entrer dans le jeu de la corruption. » Son fixeur ? « Il était tétanisé, mais il ne fallait pas réfléchir, je lui ai crié de décamper. » Résultat ? « Avec l'expérience, on sait conserver son sang-froid pour se cacher et éviter le danger. » Et les pays en situation calme ? « Ça ne m'intéresse pas. De toute façon, on ne m'y envoie pas. » Céline ne travaille que sur commande et avec carte blanche. Elle tient à poser un regard artistique et non orienté sur une réalité. « Une expo ne fait pas directement changer les choses, mais elle peut sensibiliser le public comme le politique. Même si elles ne représentent qu'une petite partie de ce que l'on peut faire, les images doivent exister. Je crois très fort à l'effet colibri. »

MISS EN SCÈNE

Céline a un passé de top modèle. Au sens propre. Cela remonte à l'adolescence, quand elle se fait remarquer lors d'un petit défilé de prêt-à-porter. Elle rencontre alors des agences, un styliste puis le comité de Miss Luxembourg, qui lui propose de participer à son concours. « J'ai tenté l'expérience parce que je trouvais les gens vraiment sympathiques. Je me suis aussi prise au jeu : on m'habillait gratuitement alors que j'étais étudiante et que je n'avais pas une thune. » En parallèle, après deux années en faculté de philosophie et lettres, la Barvautoise troque l'unif pour l'école supérieure des arts Saint-Luc, où elle apprend la photo. « J'ai toujours eu cette envie de comprendre le monde et de trouver un moyen d'expression. En arrivant aux études, je savais que je voulais faire du reportage. » Un héritage partiel de ces étés passés en Roumanie avec son frère et ses parents lors de voyages humanitaires ou à accueillir des enfants biélorusses, vénézuéliens et roumains dans la demeure familiale. Travailler une dizaine d'années comme mannequin ne faisait



donc pas partie de ses rêves de petite fille. « Je me suis souvent demandé ce que je faisais là. » Passe encore les soirées d'élection de Miss Luxembourg, dont elle apprécie l'ambiance bon enfant et qu'elle remporte en 2009, mais pas l'atmosphère catastrophique du concours national. « Je n'ai pas supporté cette vision omniprésente de la "femme objet". C'était tout pour le physique, aucune place pour la personnalité. Ils s'en foutaient complètement de ce que l'on pouvait penser et n'envisageaient pas une seconde de remettre en question leurs canons de beauté. »

« La nature a fait que mon corps rentrait dans les normes de ce que la mode exigeait à ce moment-là. » Une aventure qui s'est terminée en eau de boudin, mais dont les retombées financières ont payé son cursus scolaire et la voiture avec laquelle elle réalisera son mémoire de photo, sa véritable passion. Celle qui la mènera plus tard à exposer à Europalia à Pékin, à l'Art and Culture Centre de Bangkok ou

Sa plus grosse claque

« Avoir trouvé un moyen de m'exprimer professionnellement et donc d'échapper au quotidien métro-boulot-dodo. »

Ses dates clés

1989 « Je commence la clarinette dans une fanfare à Barvaux. Plus tard, je jouerai du basson et de la flûte traversière. »


2006 « Sortie de *King Kong théorie*, de Virginie Despentes. Un livre qui m'a marquée. »

2015 « Naissance de ma première fille, la deuxième suivra deux ans plus tard. »

2020 « Je rejoins le groupe des colleuses féministes de Liège. On se produit généralement très rapidement et souvent la nuit. »

2023 « Je termine un master en patrimoine culturel immatériel à l'ULiège. »

à Bozar et qui la projettera au prestigieux festival d'Arles. En 2021, lorsqu'elle envisage d'évoquer le viol et l'amnésie traumatique, elle pense inévitablement à utiliser son appareil photographique. Mais il lui manque quelque chose. Alors elle se nourrit d'infos sur la thématique, demande deux résidences de recherche et commence finalement à écrire. « Je n'avais jamais fait ça, pas plus que mettre en scène ou faire de la scénographie, mais ça m'est venu de manière très naturelle. » Soutenue par le Festival de Liège, elle crée alors *Marche salope*, un seul-en-scène au titre inspiré des rassemblements de protestation SlutWalk ou « Marche des salopes », organisés en 2011 au Canada et aux Etats-Unis. Sur scène, plus que d'incarner un rôle, elle a l'impression de raconter des histoires. Celles de ces femmes abusées ou harcelées sexuellement et de leurs séquelles physiques et morales. « J'ai voulu faire quelque chose d'assez poétique, pas du tout violent. Cela fonctionne bien : je reçois énormément de retours, notamment de filles avec lesquelles je discute en privé. C'est là, autour d'un verre ou d'échanges plus intimes, que je livre mon propre récit. »

Programmé aux quatre coins de la Belgique, *Marche salope* reçoit, en novembre 2022, le prix Maeterlinck de la meilleure scénographie. Une surprise, mais aussi un joli coup de pouce. « C'est une vraie reconnaissance de tous ces sujets dont on ne veut pas parler, comme celui du viol. Parce qu'on n'en parlera jamais assez. » Céline, elle, continuera à photographier ces visages invisibles qui font le monde, à se mettre en scène ou à faire du collage féministe. Parce que ça aussi, c'est normal. 

**« Marche salope » : Critique****C'est normal**

Sur scène, la photographe Céline Chariot laisse d'autres voix porter ses mots pour parler d'amnésie traumatique et d'amnésie délibérée face au viol. Objet esthétique ancré dans le réel, « Marche Salope » informe, dénonce, séduit avec sobriété et subtilité. A voir.

« Marche salope » C'est normal

Sur scène, la photographe Céline Chariot laisse d'autres voix porter ses mots pour parler d'amnésie traumatique et d'amnésie délibérée face au viol. Objet esthétique ancré dans le réel, « Marche Salope » informe, dénonce, séduit avec sobriété et subtilité. A voir.

Elle avance sur le plateau nu et s'installe sur une chaise en bois, face au public resté dans la lumière. Un voix off « plante le décor » : « Ce n'est pas ma voix mais c'est la voix que j'ai choisie. C'est important de pouvoir choisir. Ce n'est pas ma voix que vous entendez mais c'est moi qui parle ». Un dialogue silencieux s'installe entre le regardant et le regardé, « La vue est un toucher », « une femme qui voit est aussi une femme visible, nous sommes à égalité ».

Allusion à « L'Aigle noir » de Barbara, elle explique que le mot aigle était féminin jusqu'au XVI^e siècle (le mot est féminin tant en latin qu'en provençal) avant d'être déclaré, en 1694, de genre masculin. Emblème des légions romaines, l'aigle a été repris par Napoléon qui en fait un symbole impérial et incarne aujourd'hui, la puissance, très virile, des États-Unis.

Sa voix annonce d'emblée, « je vais vous parler d'un sujet vaste, je vais vous parler du viol ». Puis elle lui enjoint de se bouger, « Il faut toujours être en mouvement, si tu t'arrêtes, tu t'exposes, c'est dangereux ».

Elle se lève et commence à démonter la chaise sur laquelle elle était assise. Posément, elle aligne les pièces en bois sur le sol. Sur les notes de « C'est normal », la chanson d'Areski et Brigitte Fontaine, les voix de Simone et Muriel évoquent de l'amnésie traumatique, « ce sont

des conséquences normales, universelles ». L'une pose des questions et l'autre y répond expliquant, de façon très documentée, les aspects cliniques, psychologiques ou neurologiques de ce réflexe de survie que le cerveau déclenche en réponse à un événement traumatisant. La mémoire disjoncte et occulte tout ou partie des violences subies. C'est normal.

Pendant ce temps, sur la scène, Céline Chariot, dispose des coquilles d'huîtres sur le et les écrase, l'une après l'autre avec une masse avant d'entourer les tas de poudre d'un cercle de craie.

Selon Amnesty International, 20% des femmes belges ont été victimes d'un viol. Des années, voire des dizaines d'années, peuvent s'écouler avant que les souvenirs traumatiques des violences ne refassent surface, avec parfois les effets d'une bombe à retardement.

Et avec des conséquences en matière de retard de dépôt de plainte également. Les infractions sexuelles graves sur des personnes majeures sont prescrites au bout de dix ans. Sur des personnes mineures, elles l'étaient quinze ans après que la victime ait atteint sa majorité. Depuis 1989, les violences sexuelles sur mineurs ne font plus l'objet de prescription. Les chiffres montrent que 80% des plaintes ne donnent lieu à aucune poursuite et seuls 2% des agresseurs sont condamnés. C'est normal.

La performeuse trace un rectangle blanc avec de la bande adhésive, y déroule un tapis, y pose un matelas, une table de nuit, une lampe, ... Avec des gestes posés, précis, elle reconstitue une scène de crime : petites plaques jaunes numérotées, description minutieuse, détail après détail, les souvenirs reviennent, la mémoire reprend forme.

Pour une première incursion dans le monde des arts vivants, la photographe Céline Chariot fait montre d'une maîtrise de l'esthétisme et de la sobriété. Chaque mot, chaque geste, a du sens et de la force pour reconstituer, lentement, pas à pas, les événements que la mémoire avait occultés. Forme hybride entre théâtre documentaire et objet visuel, troublant, subtil et poétique, « Marche salope » affronte les choses que l'on ne veut pas voir, comme l'amnésie délibérée et le silence complice. Ainsi, l'autrice « espère toucher des gens qui n'ont pas envie d'être touchés ».

Après une scène chargée d'onirisme et porteuse d'espoir, elle reconstitue en partie la chaise qu'elle avait démontée et l'emmène avec elle ; comme un puzzle incomplet. Comme si rien ne s'était passé. C'est normal...

23 février 22 - Didier Béclard

«Marche salope», une pièce de théâtre sur le viol pour que la honte change de camp



11 avr. 2022, Sarah Lohisse pour Les Grenades



«Ce n'est pas ma voix que vous entendez, mais c'est moi qui parle. [...] J'utilise mon histoire comme tremplin pour témoigner. [...] C'est l'histoire d'une violence». Blanc. «Je vais vous parler de viol».

Un aigle, des huitres, des airs de Brigitte Fontaine et Areski Belkacem, des paroles de Barbara, une scène de crime, *Marche salope* s'impose pour sensibiliser et lutter contre le viol. Seule en scène, Celine

Chariot nous reproduit dans sa toute première réalisation théâtrale certains de ses rêves – ou cauchemars.

Elle y aborde les faits, les chiffres, mais aussi les amnésies traumatiques, les troubles de la mémoire des victimes de viol. Elle travaille la question pour sortir de son mutisme, pour que la honte change enfin de camp.

Photographe de formation, c'est tout un univers qu'elle a réussi à créer pour nous transporter dans une thématique grave. La photographie lui paraissait à elle seule insuffisante pour traiter du sujet. Une thématique grave certes, mais une manière de l'aborder comme un acte de résistance poétique.

«Je voulais trouver un autre angle d'attaque : par le sensible et la poésie pour parler de quelque chose qui est trash. Je me suis relevée d'une amnésie traumatique et je me suis dit qu'il fallait que j'en fasse quelque chose. En tant que victime, il me manquait quelque chose en art vivant. Ce qui me manquait le plus, c'était d'être confrontée à quelqu'un de vivant, ne fut-ce que pour trouver des espaces de parole. Le vivant autour du viol est très compliqué. J'avais envie de l'aborder quand même, même si on sait que l'on prend des risques parce que ça dérange», explique la Celine Chariot.

« Le viol est un processus conscient d'intimidation. C'est une affaire de pouvoir, de jouissance et de domination »

L'amnésie traumatique, pour rappel, représente l'incapacité clinique de se rappeler d'événements traumatisants parce que le cerveau opère une dissociation.

Sortir de la culture du viol

En Belgique, en 2020, selon les chiffres d'Amnesty International et de SOS Viol, 20% des femmes ont été victimes de viol et près de la moitié des Belges ont déjà été exposé.es à des violences sexuelles. 53% des affaires de viol sont classées sans suite et 77% des répondant.es estiment que la Justice n'est pas efficace pour retrouver les auteurs de violences sexuelles. En France, une femme subit un viol toutes les huit minutes.

Des chiffres à prendre avec des pincettes comme le justifie Céline Chariot : «C'est ce qu'on appelle le «chiffre noir». Il y a peu de littérature en Belgique à ce sujet. On pense que les chiffres sont sous-estimés à cause du mutisme. Il y a énormément de femmes qui ne parlent pas et ne parleront jamais».

Des données mises en évidence dans la pièce et qui font déjà froid dans le dos. Dans *Marche salope*, les termes sont exprimés, les points sont remis sur les «i» comme un nouveau traitement médiatique et scénographique.

Au-delà de la force de sensibilisation, c'est tout un système structurel que la réalisatrice dénonce en pointant les failles du doigt et en sortant de la passivité, en représentant le point de vue des femmes comme sujet principal. «El violador eres tú» (le violeur c'est toi) comme scandent les Chiliennes depuis 2019. Elle souhaite en ce sens sortir du victim blaming – qui consiste à déresponsabiliser l'auteur du viol en retournant la culpabilité sur la victime – et de la culture du viol pour dire «ne nous dites pas comment nous comporter, dites-leur de ne pas violer».

Elle développe : «Le viol est un processus conscient d'intimidation. C'est une affaire de pouvoir, de jouissance et de domination. Cela nous amène à la thématique de la culture du viol : ce sont tous de processus qui responsabilisent la victime et invisibilise le viol de manière générale. C'est un ensemble de pratiques qu'on doit chacun.e déconstruire au quotidien».

Le nom de la pièce n'est d'ailleurs pas choisi au hasard puisque «Marche Salope» fait référence au SlutWalk, né à Toronto en 2011 après qu'un officier de police a déclaré «Si vous voulez éviter de vous faire violer, il faut éviter de s'habiller comme une salope».

«On est tenue responsable du désir qu'on peut susciter dans les yeux d'un homme. Le viol est un crime qui transforme la victime en fautive», souligne la metteuse en scène. En Belgique d'ailleurs, toujours selon les chiffres d'Amnesty International, 48% des hommes et 37% des femmes estiment qu'une victime peut être en partie responsable de son agression dont 16% à cause de la tenue vestimentaire jugée «inappropriée».

Un safe space

Marche salope comporte un message d'espoir, d'onirisme, pour laisser respirer la pièce. C'est dans cette optique que Céline Chariot travaille main dans la main avec des associations pour qu'à chaque représentation, il y ait un.e thérapeute et une séance de discussion avec le public. Un endroit de «safe space» pour permettre à chacun.e de s'exprimer. «J'aimerais qu'il y ait à chaque fois un espace de médiation après chaque représentation. Pour moi, c'est une obligation. Je ne suis pas psy. Je reçois énormément de messages après le spectacle et je ne peux pas gérer ça toute seule. Il me faut du relais», termine-t-elle.

Céline Chariot : «On peut raconter des histoires et faire passer des messages via des images»

C'est à un rêve éveillé que l'on assiste dans «Marche salope», celui de la photographe Céline Chariot qui fait ici sa première incursion dans le spectacle vivant. «Je travaille beaucoup avec mon inconscient. Certains vont dans leur lit pour se reposer, moi j'y vais pour travailler» dit-elle avec le sourire. «Marche salope» (qu'elle a écrit et co-mis en scène avec Jean-Baptiste Szézot) s'est construit sur des images surgies des méandres de son moi profond. Le résultat est une impression d'irréalité tant l'onirisme est grand. Un voile se lève avec beaucoup de douceur sur une réalité qui elle est glaçante : celle du viol «à l'Occidental», de ses conséquences dont l'amnésie traumatique, des injonctions faites aux victimes considérées comme co-responsables de ce qui leur est arrivé (ndlr ; selon un sondage d'Amnesty International Belgique, 48% des hommes et 37% des femmes estiment qu'une victime peut être en partie responsable de son agression). «Le viol est un sujet très vaste, il y a le viol politique, le viol de guerre, ... De cela je ne parle pas dans le spectacle où je dis d'ailleurs que je n'aborde qu'une toute petite partie de ce que le viol représente», explique Céline Chariot.

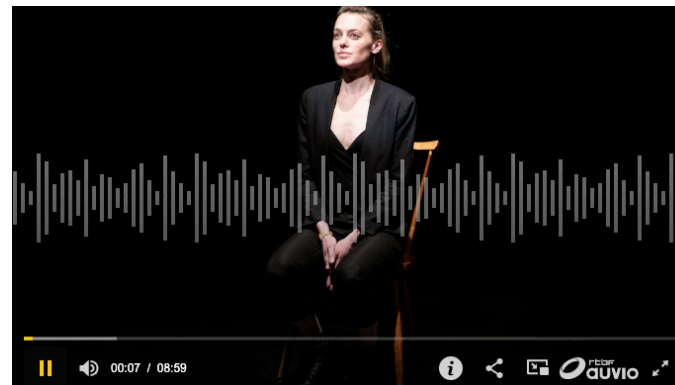
À la violence du geste subi par des millions de personnes dont la majorité sont des femmes agressées par des hommes, Céline Chariot répond avec une grande douceur teintée d'humour, loin de la polarité qui agite en général le débat public dans les affaires de violences sexuelles. Pour ne pas braquer ? Pour que les potentielles victimes dans la salle ne soient pas ramenées à la violence qu'elles ont vécue ? On ne le saura pas, mais cela fait sens face à la grande délicatesse que dégage Céline Chariot. À notre micro, sa voix est douce, elle se brise sur certains mots, ce qui n'empêche pas qu'une grande force émane d'elle. Dans sa note d'intention, elle écrit :

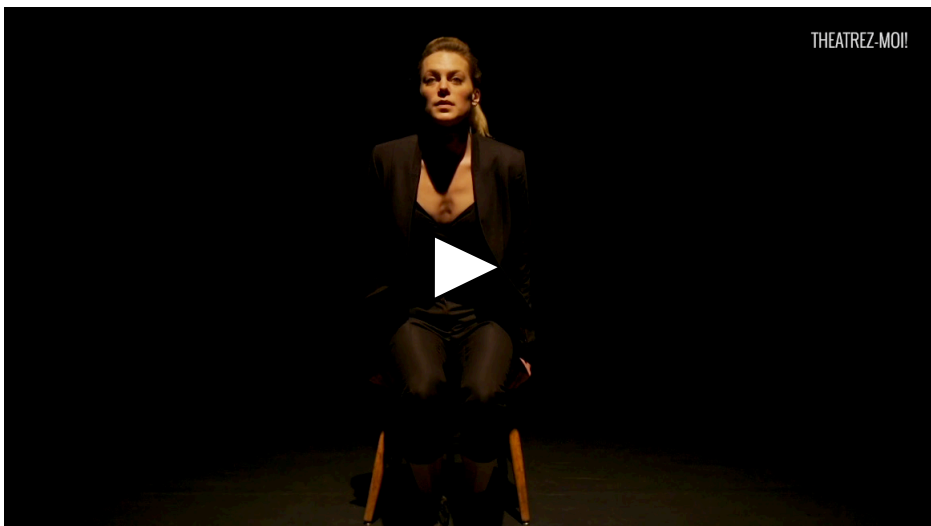
« Dire «J'ai été victime» doit être vu comme un geste fort, c'est un geste de revendication. Être victime, ce n'est pas être faible, c'est avoir été flouée par une personne qui, en abusant de son pouvoir et de sa soi-disant supériorité, se trouve être l'auteur d'actes odieux.

Dans «Marche salope», rien n'est cru, frontal. Céline Chariot a choisi un dispositif peu commun. Muette pendant les quarante-cinq minutes que dure la pièce, sa voix est portée par celle de la comédienne Julie Remacle, une façon pour elle d'aborder la question du mutisme. La narratrice rassure constamment le public : «N'ayez pas peur, ce ne sont que des mots», martèle-t-elle. La voix est chaude, réconfortante. Pourtant, Céline Chariot met ce même public dans une position inconfortable en ayant une «démarche inclusive» où elle pousse le spectateur à sortir de sa passivité. Le prologue est un face-à-face d'une dizaine de minutes entre Céline Chariot et la salle où la première propose (toujours par la voix de Julie Remacle) d'«envisager cette expérience comme un dialogue continu entre le regardant et le regardé». «Regarder quelqu'un droit dans les yeux pendant dix minutes, c'est long, c'est quelque chose qu'on ne fait plus, les gens ne sont pas à l'aise, mais je pense que c'est vraiment dans ces moments-là, ceux où l'on n'entend plus rien, que les choses les plus fortes se passent», confie Céline Chariot.

«Marche salope» est une plongée en eau trouble dans «Le Monde du silence». Un monde ambivalent, à la fois violent («le silence est assourdissant» dit-on souvent dans ces affaires) et doux, qui laisse sa place au corps, aux regards, aux battements du cœur, au souffle, à nos voix intérieures... «Il y a beaucoup d'autres moyens d'expressions que la parole», plaide Céline Chariot. Logique pour une photographe ! Ici ses images adviennent par la scénographie subtile, quasi métaphysique. Jean-Baptiste Szézot et Céline Chariot ont d'ailleurs reçu pour «Marche salope» le prix de la meilleure scénographie aux Prix Maeterlinck de la Critique 2022. «On est très content du résultat», admet Céline Chariot. «Réussir à raconter un rêve, à le mettre en scène via une scénographie, c'est un travail de précision chirurgicale !», poursuit-elle. Dans «Marche salope», chaque élément fait sens. Les pièces du puzzle s'imbriquent. Au détour d'un chemin, la lumière se fait. Tout s'éclaire.

Retrouvez Céline Chariot au micro de Tania Markovic





NOS CHOIX ÉTOILÉS

La Libre **ARTS**
LIBRE

★★★ Marche Salope

Où Liège, Caserne Fonck – 0497.606.402 – www.festivalde-liège.be **Quand** Les 18 et 19 février
Spécialisée dans la photographie documentaire, Céline Chariot a choisi la performance pour ancrer, dans le vivant de la scène, sa volonté de faire parler le silence, pour ôter le couvercle qui étouffe encore souvent les victimes de viol. Entre onirisme et reconstitution de scène de crime – sans rien montrer d'explicite –, *Marche Salope* (qui tire son titre des *Slut Walks* tenues à Toronto après les propos abjects de politiques faisant porter la culpabilité sur les victimes) soulève avec force et délicatesse des questions entêtantes. Avec la complicité de Jean-Baptiste Szezot, une première création sensible, documentée, poétique. Nécessaire. (M.Ba.)

À NE PAS MANQUER

Marche Salope

★★★

Manège Fonck, Liège
Seule en scène, Céline Chariot ne dit pas un mot pendant la petite heure de cette performance où elle s'exprime par le biais de voix off tandis qu'elle effectue sur le plateau une série d'actions symboliques, poétiques, reliant petit à petit tous les

LE SOIR
m*ad
LE SOIR
fils d'un discours autour du viol et de la mémoire traumatique qui en résulte. Puissant, troublant, totalement original dans sa forme, très documenté et informatif avec en prime des touches d'humour et de poésie renforçant encore le propos.
J.-M.W.

Retrouvez l'intégralité de l'entretien mené par Simon Brunfaut, à écouter ci-dessous ce samedi 22 janvier dès 11h.

A propos de Marche salope : 27'10''



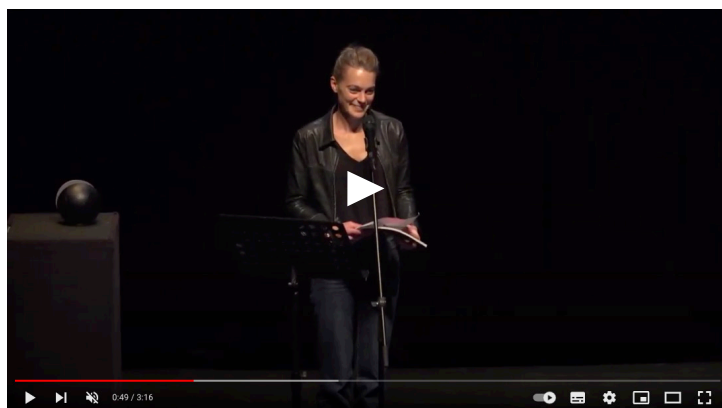
ÇA N'ENGAGE QUE MOI...

Mes soirées télé, je les passe la plupart du temps sur une plateforme de streaming payante : Netflix, qu'on partage avec mon beau-frère (en croisant les doigts pour que ça puisse durer en 2023 malgré l'annonce prochaine de la « monétisation du partage de compte ») et Disney Plus, qu'on a empruntée à des amis les soirs de fête où les kids choisissent la programmation. Mais il m'arrive quand même d'aller voir ce qui se trame sur la plateforme de la RTBF, Auvio, et j'ai chaque fois une bonne surprise ! La dernière en date ? La

retransmission filmée de la pièce *Marche salope*, de et avec Céline Chariot, qui a remporté, le 31 octobre, le prix Maeterlinck de la Meilleure scénographie. Et en effet, quelle claque ! Céline Chariot nous emporte dans un tourbillon d'émotions et de sensations, sans dire un mot ! Durant une quarantaine de minutes, elle joue avec des voix enregistrées et une mise en scène onirique (et parfois drôle !) pour parler d'un sujet glaçant : le viol et l'amnésie post-traumatique. Essentiel et magnifique. Merci le service public !

Julie
Journaliste

Femmes
D'AUJOURD'HUI



Prix Maeterlinck de la Critique 2022 - Discours de Céline Chariot, Meilleure scénographie

« Marche Salope », ode à la reconstruction

Marina Quertinmont

Photo : Nathan Cloes

Marche Salope se résume comme un voyage introspectif dans l'esprit d'une victime de viol. Du traumatisme à la libération, Céline Chariot interprète un personnage muet en pleine reconstruction.

« *C'est alors que je l'ai reconnu, surgissant du passé, il m'est revenu* »

Le traumatisme du viol ressurgit et assaille sa victime comme un oiseau de proie. « Marche Salope » démarre sur l'air de l'Aigle Noir de Barbara. Rappelez-vous : cette chanson sort en 1970. Anodine, elle révèle après le décès de sa chanteuse une réalité sombre : l'inceste.

Une unique personne se dresse sur scène, muette : la victime. La dame vêtue de noir s'assied calmement sur une chaise face au public. Elle regarde le spectateur droit dans les yeux pendant de longues minutes. Le silence s'installe. Le spectateur se tait. Silence et lourdeur s'emparent de la salle.

Pas une comédie

Le spectacle relate des faits réels survenus au Canada, en 2011. Céline Chariot, créatrice et interprète de la pièce, explique : « Des filles déposent une plainte auprès d'un policier après une agression. Il leur répond qu'en gros, c'est de leur faute. Elles n'avaient pas besoin de s'habiller comme une salope ». De là naissent les SlutWalk, ou « Marche des salopes ». Ces manifestations prennent de l'ampleur. Leur but : faire du bruit par le silence. La pièce de théâtre l'exploite avec poésie. Le mutisme de la protagoniste dénonce avec férocité.

Céline Chariot, cigarette à la main, nuance pourtant : « je ne souhaite pas faire justice ». La photographe de formation s'interroge simplement sur cette réalité. La société tait les faits et bâillonne les victimes. Elle souhaite offrir une vision poétique et accessible sur cette problématique. La lecture de son œuvre se veut « vivante ». Le spectateur interprète. Il construit la scène de 55 minutes en même temps que la victime. Il suit le même cheminement psychique que la dame en noir. Son seul guide : une voix-off. Conscience de la victime ou narrateur omniscient ? Le public reste seul juge.

« *Est-ce que tu sais seulement jusqu'à quel point tu ne sais pas ce que tu sais ?* »



Collages féministes/ateliers



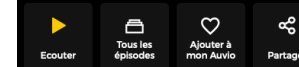
Initiation aux collages féministes animée par Celine Chariot avec les étudiant·e·s de L'Ecole Supérieure des Arts Saint-Luc Liège, sections Design industriel et Architecture d'intérieur. (Festival de Liège 23)



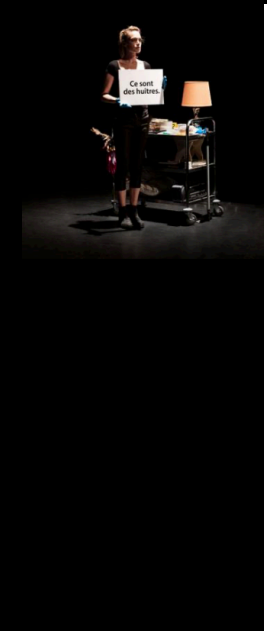
Entretien avec Céline Chariot autour de Marche Salope - spectacle à l'affiche du Théâtre des Doms

L'info culturelle

Publié le 22/03/23



Vitrine sud de la création en Fédération Wallonie-Bruxelles, le Théâtre des Doms présente chaque été le meilleur de la scène belge francophone dans le OFF du Festival d'Avignon. Parmi les nombreux artistes au programme, on retrouve Céline Chariot avec « Marche Salope » Créé dans le cadre du Festival de Liège, le spectacle est à l'image de son titre. Il est tout simplement renversant. A travers ce seul en scène, l'interprète tente de briser le silence sur le viol. Le mot « silence » est important. Céline Chariot apparaît seule au centre d'un plateau dépouillé. A aucun moment, la jeune femme ne va prendre la parole. Elle reste muette tandis que d'autres voix préenregistrées prennent le relais. Ces voix évoquent le viol, sa violence et ses conséquences mais aussi l'amnésie qui naît d'un traumatisme. Le décor se révèle à mesure que les souvenirs remontent à la surface. Un par un, chaque élément est déposé avec minutie sur le plateau par l'interprète et trouve une place au cœur d'un tableau qui ne sera dévoilé qu'à la tombée du rideau. « Marche Salope » aborde - avec une sensibilité à fleur de peau - la violence d'un drame qui laisse sans voix. Aborder cette thématique au théâtre était une nécessité. Céline Chariot au micro de François Caudron. (c)Jalicepiemme



Catherine De Michele, Festival de Liège
presse@festivaldeliege.be - +32 478 97 48 80

